

Les Enfants de l'impressionnisme

La jeunesse point par point

PAR CAROLINE BRUN

Chacun avec une esthétique particulière, les grands maîtres ont exploré le thème de l'enfance. Une individualité mise en lumière au musée de Giverny.

Jamais le musée de Giverny ne rate une occasion de donner envie d'y aller au printemps ! Et pas seulement pour l'enchantement de son jardin. Cette nouvelle exposition consacrée aux enfants de l'impressionnisme pose une question collective : comment ce groupe de peintres qui se réclame d'un

– des huit enfants de Pissarro à la fille unique de Berthe Morisot, en passant par la famille recomposée de Monet, à la suite du décès prématuré de sa première épouse, au célibat de Mary Cassatt et à l'absence de progéniture de Degas. Ce que chaque maître projette de cette relation entre adultes et enfants est différent. Et le regard porté sur les petits modèles n'est, bien sûr, pas non plus à déconnecter de l'esthétique de chacun.

Dans une toile curieusement intitulée *Un coin d'appartement*, Monet peint son fils Jean à Argenteuil. Il livre une « vision de l'enfance intime et énigmatique, comme si Jean paraissait perdu dans un monde d'adulte », selon Cyrille Sciamia, directeur général du musée. Mais Monet propose aussi une composition picturale très structurée, avec la gamme chromatique dont il a le secret.

L'exposition se déploie par thèmes : la maternité, l'apprentissage et

la lecture, les jeux, les sorties, l'adolescence et ses rêveries... L'occasion de rassembler des toiles magnifiques – de Renoir, Monet, Pissarro, Boudin et tant d'autres – autour d'un thème fédérateur. ■

Les Enfants de l'impressionnisme.

Au musée de Giverny, jusqu'au 2 juillet 2023.



© RMN-Grand Palais (musée d'Orsay)/Hervé Lewandowski

Femme étendant du linge (1887), Camille Pissarro. L'histoire personnelle de chaque peintre transparait dans sa façon de mettre en scène les enfants.

mouvement innovant traite la question de l'enfance, thème traditionnel de l'histoire de la peinture s'il en est. A travers 120 œuvres exceptionnellement rassemblées, le musée de Giverny explore aussi leurs situations individuelles. Chaque peintre raconte son histoire personnelle en fonction de sa situation familiale



La Bourgeoise (1997), Samuel Fosso. Un autoportrait tiré de la série Tati, pour les 50 ans du magasin de Barbès.

VENTE AUX ENCHÈRES

Portraits de clichés

En 1997, pour fêter son cinquantenaire, le magasin Tati de Barbès décide d'inviter des photographes pour tirer le portrait de ses clients. Seydou Keita, Malick Sidibé et Samuel Fosso sont conviés, mais ce dernier décide de revisiter le projet initial. Ainsi est née la série *Tati* de 10 autoportraits qui est exposée par la galerie Christophe Person, à Paris, jusqu'au 10 juin prochain. « Samuel Fosso a utilisé les accessoires du magasin pour se mettre en scène en déconstruisant les clichés sur les Africains, détaille le galeriste. Certaines images sont restées célèbres, dont celle du Chef qui a vendu l'Afrique aux colons, où il est entouré de bibelots et habillé de fausses peaux de bêtes sur un fond de tissu wax. Ou La Bourgeoise, en clin d'œil aux Africaines qui portent de la fourrure dans des maisons climatisées... » Né au Cameroun en 1962 mais originaire de Bangui (République centrafricaine), Samuel Fosso a commencé son travail d'autoportrait en utilisant les restes de pellicules non utilisées dans son studio photo. Il a réalisé plusieurs autres séries, une des plus récentes étant *Black Pope*, dans laquelle il s'imagine comme le premier pape africain. Certaines de ses photos ont déjà été acquises par des musées tels que le Quai Branly ou le Centre Pompidou. Les prix de ses œuvres sont compris entre 20000 et 40000 euros, variant notamment en fonction de leur rareté. « Ce sont des tirages à douze exemplaires. Selon le cliché, il en reste entre un et huit disponibles à la vente, calcule Christophe Person. Les plus rares sont plus chers. » Clémentine Pomeau-Peyre

Samuel Fosso courtesy Jean-Marc Patras/Paris